

GOODLAD, John I., SODER, Roger, SIROTNIK, Kenneth A. (dir.) (1990). – *Places Where Teachers Are Taught*. San Francisco : Jossey Bass, 1990.

THOMAS, John B. (dir) (1990). – *British Universities and Teacher Education: A Century of Change*. London : The Falmer Press.

En 1991 fut entreprise en France une réforme hardie : la création dans chaque académie d'un Institut Universitaire de Formation des Maîtres. Par le biais de la loi d'orientation de 1989, la formation des maîtres est passée tout entière sous l'égide de l'Université, la distinction ancienne opérée par la République entre l'instituteur et le professeur a disparu, et la fonction originale assumée auprès de la société française par les fières écoles normales a été transférée à l'Université napoléonienne, forte de son prestige intellectuel. Il est donc particulièrement intéressant de constater que la création des trois IUFM pilotes ait coïncidé avec la publication de ces deux ouvrages : l'un sur les États-Unis, l'autre sur la Grande-Bretagne.

Toute étude comparative, comme l'a judicieusement observé Marc Bloch, acquiert du sens par le contraste plutôt que par l'analogie, et cette remarque n'est nulle part plus vraie que dans le domaine de l'éducation. Dans ces trois pays – les États-Unis, la France et la Grande-Bretagne – le rôle joué par l'Université dans la formation des maîtres est l'objet d'un vif débat, mais c'est à chaque fois pour des raisons différentes. Les disparités entre la Grande-Bretagne (ou plutôt dans ce cas précis l'Angleterre) et les États-Unis sont frappantes. Les circonstances économiques de la publication de ces deux ouvrages offrent à elles seules un contraste fondamental. Le volume publié sous l'éminente direction de John Goodlad est le résultat d'un effort massif, à une échelle pratiquement industrielle. Les études sur lesquelles il s'est appuyé ont été l'objet pendant une période de cinq ans de généreuses subventions accordées par diverses Fondations, si bien qu'il a été possible de recruter et de rémunérer toute une équipe de chercheurs et de rédacteurs. L'entreprise n'a pas été conduite, cependant, dans un esprit de recherche désintéressée dans la mesure où l'économie globale du projet tenait dans un cadre conceptuel – voire idéologique – bien précis.

L'ouvrage britannique, quant à lui, a été conçu (mais le terme est peut-être exagéré) avec le souci de marquer le centenaire de la première timide incursion entreprise par les universités d'outre-Manche dans le domaine de la formation des maîtres du primaire comme du secondaire. L'ouvrage se veut pragmatique et historique. L'ensemble, faiblement structuré, offre plutôt à la lecture une juxtaposition d'articles, dont certains au demeurant ont déjà fait l'objet de publications antérieures. La

tonalité générale est celle d'une défense du rôle des universités, apparemment menacé, et l'on n'y trouve ni analyse rigoureuse ni argument polémique. Le volume lui-même est léger, alors que l'ouvrage de Goodlad est quant à lui conséquent (certains seraient tentés d'utiliser une épithète moins charitable) et présenté comme le deuxième volet d'un triptyque. Comme dans la plupart de ses ouvrages précédents, John Goodlad adopte un ton éminemment moral. Selon lui, l'Université américaine, malgré la puissance et l'étendue de son monopole, n'a pas su répondre aux besoins des écoles, primaires comme secondaires. Le premier volume de la trilogie en cours (*The Moral Dimensions of Teaching*, 1990), se fonde sur l'idée, défendue avec passion, qu'une analyse de la formation des maîtres dispensée dans les universités doit nécessairement s'appuyer sur une conception lucide des finalités de cette formation. Dans la mesure où ces objectifs fondamentaux sont définis a priori par Goodlad et ses collaborateurs comme étant de nature morale, il faut bien que l'histoire de la formation des maîtres (dans *Places Where Teachers Are Taught*) soit analysée également selon ces critères. La recherche est par conséquent conduite selon ce que l'auteur appelle une « grille normative ».

Pour avoir voulu combiner la méthodologie d'une recherche au champ très étendu, et une finalité idéologique, Goodlad a réalisé un ouvrage qui – à l'exemple de celui qui l'a suivi et qui porte le titre patriotique de *Teachers for our Nation's Schools*, publié lui aussi en 1990 – déçoit à de nombreux égards notre attente. C'est qu'il n'offre ni une série d'études de cas (bien que l'ouvrage se base sur le travail de neuf historiens dans pas moins de 29 institutions), ni une histoire générale cohérente. Lorsque l'on connaît la réputation dont jouissent à l'étranger les grandes universités américaines orientées vers la recherche, il est curieux de lire que les institutions les plus aptes à bien former les maîtres seraient les modestes collèges universitaires (*liberal arts colleges*). Dans ces établissements, l'enseignement jouit d'un crédit plus grand que la recherche, il existe un sens profond de la communauté et de la participation, et l'on préfère former des éducateurs doués de qualités humaines plutôt que des pédagogues pétris de science. Voilà de quoi faire naître un sentiment de nostalgie, en France comme en Angleterre.

Depuis un demi-siècle, les universités ont joué un rôle prédominant dans la formation des maîtres aux États-Unis, même si, comme le souligne Goodlad, le terme d'université recouvre toute une gamme d'institutions qui, hormis cette appellation générique, partagent peu d'autres caractéristiques en commun. En Angleterre, le rôle de l'université est demeuré plus flou, et les institutions non-universitaires – notamment les anciennes écoles normales (*colleges of education*) et les actuels instituts

polytechniques – apportent une contribution importante. Les études de troisième cycle ne se sont jamais développées en Angleterre autant qu'aux États-Unis, l'université n'y a jamais joué un rôle aussi déterminant pour la formation aux professions libérales, et la recherche n'y a pas été favorisée aux dépens de l'enseignement à un même degré. L'ouvrage anglais comprend onze chapitres rédigés par dix auteurs. Il est pour cette raison à classer dans le même groupe que ces publications dont, sans mauvaise conscience, on laisse croître le nombre, et dans lesquelles, malgré leur titre, on cherche vainement un thème principal traité de manière systématique. L'un des chapitres explique admirablement les raisons pour lesquelles les généralisations faites à propos de l'Angleterre ne s'appliquent pas à l'Écosse.

La publication de l'ouvrage arrive à point nommé pour marquer le centenaire des débuts, timides et incertains, de l'implication de l'université anglaise dans le domaine confus de la formation intellectuelle et pédagogique des maîtres. Les deux premiers chapitres, rédigés de la main même du directeur de la publication, couvrent la période relativement bien connue de ces années initiales. Étant donné la structure de l'ouvrage, ces deux chapitres auraient dû donner leur juste poids à tous les faits principaux qui sont intervenus jusqu'en 1944. Au lieu de cela, l'accent est mis davantage sur les premières années et il existe pour cette raison de regrettables lacunes dans le déroulement du récit. Plus grave paraît l'incapacité, sensible plusieurs fois, à opérer les distinctions – certes toujours délicates à faire – entre la situation des instituteurs et celle des professeurs. Mais ce qui gêne plus encore le lecteur qui n'a pas tous les repères historiques, c'est l'absence dans ces premiers chapitres de toute référence à la Loi sur l'Éducation de 1902, et donc aussi de toute explication plausible des raisons pour lesquelles les universités se sont aventurées sur le terrain de la formation des maîtres en général ou bien se sont occupées au départ de celle des instituteurs.

Les organisations régionales de la formation (*Area Training Organisations*), créées dans les années 1950, et basées sur les universités existantes, partagent des traits communs avec les IUFM et peuvent donc intéresser des lecteurs français. Le chapitre consacré à cette question évoque bien l'optimisme relatif qui régna dans les années 1960, mais il masque parfois un peu trop les problèmes dans la mesure où il n'est jamais question des difficultés que certains instituts universitaires ont connues avec les organismes qui les coiffaient. Le chapitre sur la licence de pédagogie délivrée à l'université (*B.Éd.*) offre un bon exemple des défauts d'un ouvrage qui se concentre sur un seul aspect de la formation des maîtres, tout important soit-il, et passe à côté de ce qui s'est fait parallèlement dans les instituts polytechniques ou d'autres établissements d'enseignement supérieur différents des universités. Deux cha-

pitres traitent de manière assez peu systématique de la réalité des sciences de l'éducation et des effets de mode qu'elles connaissent dans les universités.

La situation en Grande-Bretagne a évolué depuis la rédaction du dernier chapitre. En particulier, les propositions faites pour mettre en place de nouveaux modes de formation des maîtres, qui permettent de court-circuiter les institutions, se sont concrétisées. Changement plus fondamental encore : la politique nationale annoncée de conférer le statut d'universités aux instituts polytechniques modifie encore le paysage, et elle est de nature à poser la problématique des liens entre « l'université » et la formation des maîtres en des termes qui seront beaucoup plus proches du modèle américain.

Harry JUDGE

Oxford University

Traduit par Michel LEMOSSE

Université de Nice



VIAL, Monique (1990). – *Les enfants anormaux à l'école. Aux origines de l'éducation spécialisée 1882-1909*. Paris : Armand Colin. – 231 p. – Préface d'Antoine Prost.

Les travaux de M. Vial sur les origines de l'enseignement spécialisé sont connus des spécialistes et font autorité (INRP, 1985, *Rapports de Recherche n° 6* – réédition ; *Travaux du CRESAS n° 22*, 1982, pp. 7-115 ; INRP, 1986, *Rapports de Recherche n°7*). Leur lecture reste irremplaçable pour qui veut connaître dans le détail la genèse de la loi de 1909 créant les classes de perfectionnement et suivre pas à pas la longue, passionnante et rigoureuse enquête qui a amené Monique Vial à des conclusions novatrices.

Avec la même rigueur, *Les enfants anormaux à l'école* en reprend la substance mais se situe dans une perspective plus large. Son objet premier : une recherche historique ample, précise, présentée de façon vivante et suggestive en donnant le plus possible la parole aux acteurs. Mais les résultats obtenus sont si surprenants que M. Vial est amenée à s'interroger sur les raisons de ce décalage, sur ses présupposés, sa démarche de chercheur et, plus généralement, sur la construction de l'histoire des pratiques sociales. L'intérêt de cet ouvrage va donc bien au delà du cercle des professionnels et des spécialistes de l'enfance inadap-tée ou en difficulté.